

n'était qu'en redoublant d'efforts et de courage que le service pouvait se faire, la douleur cédait au devoir : les choses en vinrent à ce point qu'au départ de Sacrificios le commandant lui-même et un élève de première classe, M. Monin, couraient, comme sur les navires marchands, la grande bordée, c'est-à-dire faisaient le service à eux deux. L'*Herminie* avait moins souffert; aucun officier n'avait succombé, dix hommes de l'équipage avaient été emportés; les autres navires avaient eu proportionnellement moins de victimes à déplorer.

Cette rencontre devait donner deux nouveaux hôtes à la *Néréide*, M. Delisle, chargé d'affaires de France au Mexique, et M. Page, lieutenant de vaisseau, adjudant du commandant Bazoche.

M. Page était déjà allé dans le pays, il avait fait naufrage sur le brig le *Faune*; cet événement avait nécessité un voyage dans l'intérieur des terres et sa présence à Jalapa dans le but de s'entendre avec les autorités de la province sur les moyens à prendre pour le sauvetage du navire. Cette circonstance, des études précieuses sur le pays et la connaissance de la langue avaient déterminé le ministre de la marine à l'adjoindre à l'expédition auprès de M. le commandant Bazoche, et il devait continuer le même service en qualité d'aide-de-camp de l'amiral Baudin.

Ces deux frégates étaient parties le 1^{er} octobre de Sacrificios pour aller à la Havane faire de l'eau et des vivres dont elles avaient le plus grand besoin; elles avaient trois cents lieues à faire environ, leur traversée devait durer un mois !

Il y a pour passer sur les Sodes de Campêche, quand on vient du S. de l'île de Cuba, plusieurs routes; l'amiral Baudin avait été un moment indécis sur celle qu'il prendrait; si nous en eussions pris une autre nous n'aurions pas rencontré les deux frégates; du reste, cela aurait été de peu d'importance, car il avait, à tout événement, envoyé ses ordres à la Havane.

Avant de quitter les Sodes, vers le soir, nous aperçûmes une dorade superbe qui nageait le long du bord avec une vitesse merveilleuse; nous faisons trois lieues à l'heure et ce magnifique poisson ralentissait sa marche afin de suivre le navire; de temps à autre un coup de nageoire plus vigoureux lui faisait dépasser la *Néréide*, comme pour la narguer; il abusait grandement de ses avantages, puis, comme fâché de quitter notre compagnie, il revenait à l'arrière et nous suivait gravement; il était à fleur d'eau, l'on distinguait parfaitement tous ses mouvements; nous admirions ses couleurs brillantes qu'il serait impossible de décrire; c'est un mélange d'or, d'argent, d'azur, de vert d'émeraude; sa beauté lui devint fatale; la curiosité qui le portait à suivre notre navire devait lui coûter cher. Niché, gabier de beaupré, pêcheur d'une adresse éprouvée, entreprit sa capture, ce n'était pas chose facile; il se munit d'une fouène¹. La dorade

¹ Espèce de fourche à cinq pointes, chacune est terminée en fer de pique barbelé; à son autre extrémité, l'instrument est terminé par une douille destinée à entrer dans un manche; une corde amarrée au fer doit, en faisant deux tours morts, entourer le manche qui sert à le lancer et qui, tenant peu dans la douille, sort assez généralement

nageait majestueusement sur l'arrière à babord; pour mieux assurer son coup, le pêcheur monta dans un des canots suspendus extérieurement, puis, choisissant le moment propice, il lança avec force l'instrument de mort dans le flanc de la victime; il l'atteignit précisément par le milieu du corps; l'animal se débattit peu de temps, la blessure était trop large; à peine hissé sur le pont, il expira dans une véritable torture; tant que la vie l'anima, ses écailles d'azur et d'or brillèrent d'un éclat extraordinaire; mais peu à peu la vie en s'éteignant effaça ses couleurs diaprées comme l'arc-en-ciel; une fois mort, ce n'était plus qu'un gros et beau poisson¹ jaune, digne d'être servi sur la table d'un Lucullus, et qui n'aurait pas manqué, chez nous, d'attirer une grande foule de curieux.

Le lendemain après le déjeûné, il n'en restait plus aucun vestige; la chair en était bonne, bien qu'un peu sèche.

Le 23 octobre, d'après le point, nous nous trouvions à petite distance du terme de notre long voyage; à 9 heures du matin on estimait que nous en étions à sept lieues; mais des symptômes menaçants nous paraissaient devoir mettre obstacle à notre prochaine arrivée: la mer grossissait à vue d'œil, la brise, d'abord indécise, se raffermissait sensiblement.

une fois que la fouène est entrée dans le corps de l'animal; la corde est fort longue afin que le poisson, en se débattant, puisse s'éloigner autant qu'il le veut du bâtiment; on est toujours sûr par ce moyen de l'y ramener.

¹ Il avait environ quatre pieds de longueur.

La veille nous avions en vain cherché à reconnaître le pic d'*Orizaba*, cette montagne gigantesque de 17000 pieds d'élévation qui s'aperçoit à quarante-cinq lieues en mer; le ciel, chargé de nuages, ne nous le permit pas; quelques personnes, dans la matinée du 22, crurent le distinguer: je suis du nombre des clairvoyants, mais je pense franchement que c'était avec les yeux de la foi.

Il y avait autre chose derrière ce ciel sombre et menaçant; l'horizon était chargé de nuages noirs et immobiles, dorés sur les bords; et sur nos têtes d'autres nuages, d'un gris fauve, aux formes les plus étranges, passaient avec rapidité; il aurait fallu n'avoir jamais été sur mer pour ne pas reconnaître, à tous ces signes, les indices d'un coup de vent prochain; après le déjeûné de l'état-major, on fut obligé de changer de route, la brise fraîchissait avec une incroyable rapidité; vers une heure, le coup de vent était dans toute sa force.

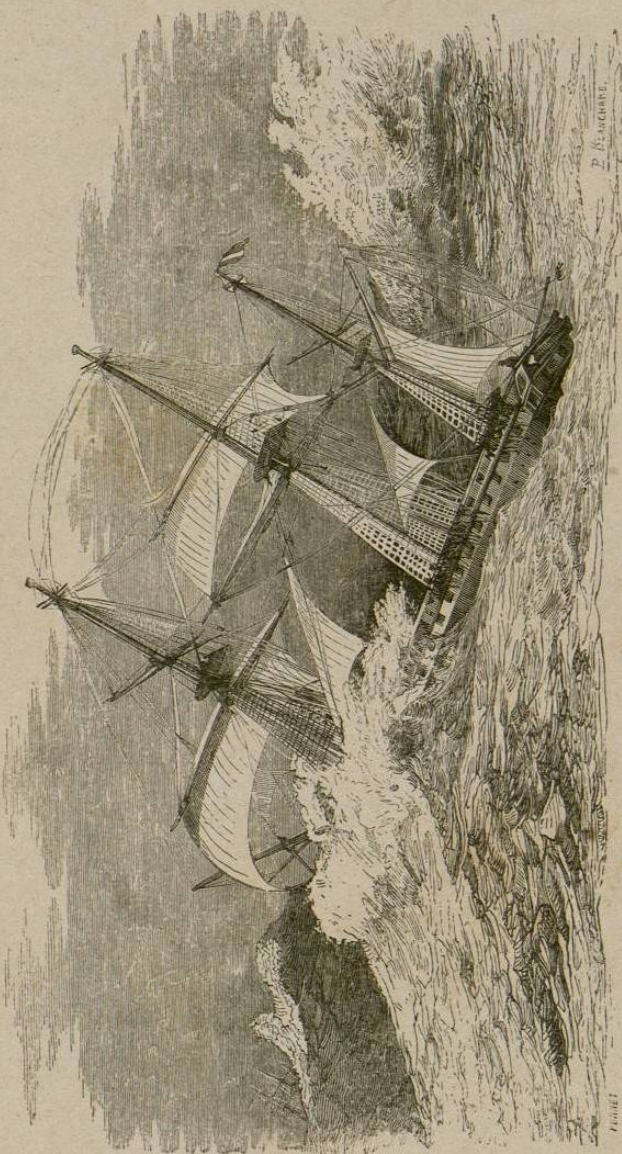
Il était dur d'avoir fait près de deux mille lieues, depuis Cadix, sans avoir eu un seul moment de gros temps, et de le subir précisément le jour où nous devions, selon toutes les probabilités, arriver au mouillage. Mais c'est là une des chances de la navigation, si fertile en événements imprévus.

Peu à peu le nuage de toile qui enveloppait la frégate, comme les ailes d'un puissant oiseau, tomba; les voiles supérieures, depuis si longtemps en haut, furent successivement amenées sur le pont; la frégate, ainsi dégarnie, présentait ses vergues et ses mâts supérieurs qui semblaient, dans ce moment de danger, des armes qu'elle préparait pour le combat qui allait se livrer; comme nous

devions arriver dans la saison des coups de vent, toutes les précautions étaient prises, c'était donc sans crainte, mais avec une vive curiosité, que je voyais s'apprêter à fondre sur nous un de ces coups de vent d'Amérique, célèbres dans les fastes de la navigation. Mon attente ne fut pas trompée, les nuages qui le matin étaient immobiles à l'horizon, commencèrent à couvrir le ciel en montant majestueusement, puis s'amoncelèrent au zénith : au moment où la tempête se déclara, il faisait une obscurité profonde, c'est à peine si une lueur blafarde nous indiquait que nous étions au milieu de la journée ; les objets éclairés ainsi prirent une teinte sinistre ; la mer perdit sa transparence et commença à mugir avec colère en se brisant sur les flancs de la frégate.

La force de la brise, après nous avoir contraints à nous débarrasser de toutes les petites voiles supérieures, nous obligea à diminuer la surface des voiles majeures, tous les ris furent pris successivement aux huniers ; on amena sur le pont les mâts de perroquet ; la nuit il fallut serrer le petit hunier, le perroquet de fougue, la grand-voile et la brigantine ; le grand hunier, la misaine avec un ris pris, le petit foc, la poullouse, le foc d'artimon et l'artimon furent les seules voiles qui restèrent exposées au vent ; jusqu'au soir on avait couru sur la terre dans la direction de l'O., mais on changea de route vers 6 heures et nous prîmes la bordée de N. E.

La mer était énorme et couronnée d'une écume que le vent chassait sur le pont comme des flocons de neige ; la frégate soulevée semblait un alcyon dansant sur la crête des vagues ; nous éprouvions des mouvements de roulis et



COUP DE VENT DU 23 OCTOBRE.

de tangage à ne pas nous tenir sur nos jambes ; dans une de ces dernières secousses , je l'avouerais , bien que je me vante d'avoir le pied marin , je me trouvai assis sur le pont , sans savoir comment cela s'était fait ; pour parvenir à marcher il fallait se tenir à quelque corde , ce qui n'est pas toujours facile à trouver ; il tombait une pluie à aveugler , quelquefois l'avant de la frégate entraînait tout entier dans l'eau furieuse , et le pont , quand la *Néréide* se relevait , était entièrement inondé ; d'autrefois , une lame nous prenant par le travers , se brisait avec fracas sur le flanc du navire et couvrait d'un déluge d'eau salée tout ce qui se trouvait sur son passage ; le vent nous prenait presque de l'avant et chassait comme une épaisse rosée , l'eau divisée en myriades de petites gouttes¹.

Je contemplais avec admiration cette mer profondément sillonnée de vallées et de montagnes liquides , mobiles et changeantes ; du côté du vent on voyait sans cesse accourir des lames pressées , dont chacune successivement bornait l'horizon et semblait devoir nous couvrir entièrement ; avec bravoure et résolution le navire s'avancait , donnait fortement à la bande du bord opposé et se relevait victorieux sur le sommet de la lame vaincue , pour se préparer à une nouvelle lutte de laquelle il sortait chaque fois avec le même bonheur.

La nuit la force du coup de vent sembla augmenter encore ; on serra le petit hunier ; cette manœuvre qui , en temps ordinaire ne dure pas plus de cinq minutes , rendue difficile , exigea plus de deux heures ; l'écoute de tribord

¹ C'est ce que les marins appellent *l'embrun*.

cassa et la voile, soulevée par le vent, s'enroula autour de la vergue; elle battait avec tant de force, que celui qui aurait été assez audacieux pour tenter de l'aller assujétir, aurait inévitablement été jeté à la mer; mais chez les marins le sentiment du devoir l'emporte sur toute appréhension du danger; tel homme qui, par un temps ordinaire, se serait prêté à ce service, sinon avec répugnance, du moins avec nonchalance, s'offrait volontairement pour monter au poste périlleux; on fut obligé d'ordonner formellement que personne ne se hasardât; par des moyens que l'expérience et la nécessité suggérèrent, la voile fut bientôt serrée contre la vergue et n'offrit plus que peu de surface à l'action du vent.

Une chose entre mille peut donner la mesure de la force de la mer : les vergues de rechange, placées dans les porte-haubans, y sont retenues au moyen de cercles en fer d'une dimension peu ordinaire, nommés blins; ces cercles, à charnière, fortement enfoncés et boulonnés dans les porte-haubans, sont au nombre de quatre : ils prennent les vergues à leurs extrémités et au quart de la longueur de chaque côté; outre cela on les amarre avec de fortes cordes dans l'espace compris entre chaque blin. Eh bien ! pendant la nuit, un coup de mer tordit et arracha blins et amarres; au point du jour on s'aperçut que nous n'avions plus de vergue de grand hunier de rechange; ceci n'est qu'une avarie légère, mais elle peut servir à faire juger de la force de la mer et des désastres qu'un navire peut éprouver lorsqu'au lieu de durer trois jours comme celui-ci, le coup de vent se prolonge pendant vingt jours et quelquefois un mois.

Comme il n'y avait pas moyen de passer, comme de coutume, la soirée sur la dunette, les officiers qui n'étaient pas de service furent se coucher : je fis comme eux, et je crois que c'est une des nuits les plus douces de celles que j'aie passées à bord; le bruit que faisaient les cloisons et les membrures du navire à chaque coup de roulis ou de tangage était assourdissant, et j'eus quelque peine à m'endormir, mais heureusement je m'y habituai; d'ailleurs, l'exercice que j'avais pris forcément pour me tenir debout sur le pont m'avait fatigué. Le jour n'apporta aucun changement dans le temps, c'était le même vent, c'étaient les mêmes lames, ceux qui n'avaient rien à faire sur le pont se mettaient à l'abri de la pluie et des embruns dans la batterie, qui était encombrée de matelots et d'artilleurs; c'était un travail de Romain que de passer de l'arrière à l'avant; et puis tel bien calefaté que soit le pont d'un navire, il y a toujours quelque petite fissure par laquelle l'eau pénètre; en outre il y a de chaque côté de la batterie des trous à soupape nommés dalots, dont l'usage, en temps ordinaire, est de servir à l'écoulement des eaux du lavage de la batterie; pour le moment, leur destination était totalement changée; chaque fois qu'un violent coup de mer venait battre le long du navire, il entra un véritable ruisseau par ces ouvertures béantes; il ne fallait pas songer à chercher quelque part un endroit sec; mais sous ces climats aimés du soleil, cette humidité, loin d'être désagréable, nous faisait éprouver une sorte de jouissance : c'était une distribution d'eau douce en supplément que nous absorbions par toutes les parties du corps, et comme nous étions rationnés habituellement,

nous ne fûmes pas insensibles à cette courtoisie mexicaine.

Dans de pareilles circonstances, les repas se trouvent un peu dérangés; d'abord les cuisiniers ne jouissant pas de toute la sécurité qu'exige l'art difficile auquel ils sont consacrés, les mets sont forcément négligés; une fois terminés, il ne faut pas être maladroit pour les apporter au carré et dresser la table; mais le comble de l'adresse est, lorsque le potage est sur son assiette, de le manger; personne ne réussirait à se tenir à table; on s'accorde comme on peut et chacun mange dans son coin, malheur aux maladroits; j'eus assez de bonheur, je dois le consigner ici, à ce pénible exercice.

Cependant le 25 octobre au matin, la brise diminua sensiblement; pour la première fois depuis trois jours, nous aperçûmes le ciel bleu: c'était un ancien ami que nous avions le plus grand plaisir à revoir; il nous annonçait la fin du coup de vent, et malgré l'imposante beauté de ce spectacle, je trouvais que cela devenait un peu monotone. Le golfe du Mexique ressemble beaucoup à la Méditerranée, la mer tombe aussi vite qu'elle se forme; le soir elle ne présentait aucune trace de sa fureur de la veille; on aurait cru qu'il n'y avait pas eu de coup de vent, tant elle était calme, unie, transparente; le ciel, en s'y réfléchissant, lui rendit sa belle couleur azurée.

Enfin le terme de notre navigation était arrivé; le 26 octobre, nous aperçûmes de grand matin, dans l'E.S.E., la montagne de *San Martin de Tutzla*, à l'O.S.O. le géant de la côte, le *pic d'Orizaba*; à l'O. la montagne de *Pérote*, surmontée d'un rocher visible à grande distance, que l'on nomme *le Coffre*, et dans le N.O. la pointe de

el cofre